

Biño Sautzvy

(synthèse de l'entretien réalisé le 10 juin 2019 dans un café à Paris)

Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis né en 1974 au Brésil, j'ai 45 ans.

La notion de marge heureuse m'a toujours traversé un peu malgré moi. Je suis d'origine italienne, polonaise, allemande et né au Brésil. Je suis lié à la migration, au métissage, aux frontières floues, à l'identité floue. Comment se constitue-t-on dans le cadre que l'on nous impose ? Etre brésilien c'est un peu ça, on ne sait pas très bien ce que l'on est. Qu'est-ce que ça signifie être brésilien ?

J'ai une sœur aînée qui a 11 ans de plus que moi, elle est sculpteur. J'ai commencé à m'intéresser à l'art à travers elle. Elle m'a permis ma première formation aux arts plastiques et ma sœur cadette est devenue écrivain.

J'ai grandi dans un petit village du Brésil avec un rapport au temps très bizarre. L'espace/temps était compliqué, je refusais que le monde se résume à cet espace-là et cela m'a traversé non sans douleur. J'ai toujours imaginé qu'il y avait d'autres possibles, j'attendais de devenir adulte pour aller ailleurs.

Ma première épiphanie c'est l'arrivée du théâtre, à 15 ans. Un jour, une troupe de théâtre de rue est arrivée dans mon village et cette découverte a été très forte ! Une porte s'est ouverte pour moi mais j'ai encore dû attendre avant que les choses se concrétisent, aller à la capitale pour faire mes études. Le théâtre a ouvert une possibilité autre et en même temps, cela m'effrayait car j'étais timide. Je me suis orienté vers des études de lettres car le théâtre me faisait peur. Je faisais aussi de la peinture dans un studio de dessin animé. Un jour, une amie est arrivée avec un papier qui annonçait que la troupe de théâtre qui m'avait tant marqué adolescent, proposait des ateliers de théâtre. J'en ai tremblé ! D'ailleurs encore maintenant, en en parlant, ça me donne la chair de poule. Mais j'y suis allé ! Je savais que j'allais me confronter à quelque chose de très puissant, que ce serait une expérience transformatrice. Cette troupe avait été créée pendant la dictature, elle défendait un théâtre entre Brecht, Artaud, le théâtre de rue et le théâtre rituel. En rejoignant cette troupe, j'ai vécu une expérience de vie communautaire très hippie où les rôles étaient polyvalents. La question que nous nous posions était : comment transformer notre propre réalité ? La notion de performance m'est apparue là sans le savoir. Les formes de création que nous proposons n'étaient pas conventionnelles, il s'agissait de théâtre ni frontal, ni commercial et nous nous engageons chacun dans le processus de création depuis le début jusqu'à la fin. Il n'y avait pas de frontière, nous vivions une véritable transversalité. Après cette première année, j'ai décidé de changer d'université et de m'inscrire en théâtre. Puis j'ai suivi une formation de metteur en scène.

Je suis arrivé à Paris en 2003 pour continuer mes études. Un master puis un doctorat à l'université Paris 8 puis j'ai commencé à donner des cours et finalement décidé de rester à Paris... J'ai toujours mené un double cursus théâtre/performance, théorie/pratique. Avant de venir en France, j'ai travaillé comme acteur, metteur en scène et danseur. L'apprentissage de la langue française était difficile, c'est aussi une des raisons qui m'ont poussé à me diriger vers des choses physiques comme la danse et le cirque, avec cette recherche sur les notions du corps et de la performance. J'ai travaillé la performance autobiographique/auto-fictionnelle, suis passé, entre autres, par le butô et les arts du cirque, le cinéma et donne maintenant des cours à l'université Paris 8, à l'Académie Fratellini (La Plaine Saint Denis) et au Norwegian Theater Academy de Norvège.

Votre travail artistique a-t-il été présenté dans une forme de "marge heureuse" de la programmation artistique ? Si oui, pouvez-vous décrire cette/ces expérience(s) ?

Ma première formation au Brésil, c'est le théâtre de rue. J'ai beaucoup travaillé le théâtre de rue et c'était là que je me sentais le plus chez moi, dans ce no man's land, hors cadre. Je suis aussi passé par l'institution mais je me suis toujours interrogé face au contexte institutionnel. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de quitter le Brésil à 29 ans. Car j'ai réalisé que j'étais en train de m'installer au Brésil, j'ai gagné beaucoup de prix, je pressentais que la suite logique serait de donner des cours à l'université, s'installer, peut-être devenir directeur d'un théâtre mais à cette époque-là, j'ai eu peur de m'installer, de ce côté institutionnel, même si c'était aussi une belle expérience. Je me sentais encore très jeune. J'avais envie de partir à l'étranger, d'apprendre une autre langue, de vivre d'autres expériences. Et ce départ, c'était aussi pour aller à l'université, continuer à apprendre. Et finalement, je suis dans l'institution mais mon travail est présenté en marge, dans des festivals de performance et au Générateur à Gentilly (1). Je continue ce work in progress, je vais dans les bois faire des performances pour moi. C'est une marge très heureuse car une vraie raison de vivre !

Si vous avez eu l'occasion d'exercer, seul ou au sein d'un collectif d'artistes, une activité de programmateur d'un lieu culturel, avez-vous développé une programmation s'inscrivant dans la "marge heureuse" ? Si oui, pouvez-vous la décrire ?

Oui, j'exerce ponctuellement cette activité au Générateur (1), avec Anne Dreyfus, elle donne beaucoup de place aux artistes associés.

Et je programme aussi mes étudiants en établissant des liens entre professionnels et amateurs. Pour moi, "amateur" signifie "celui qui aime", ce n'est pas le contraire de professionnel. Je cherche à donner de la place à mes étudiants qui sont déjà des artistes ! Par exemple, j'ai été le directeur artistique de La Nuit blanche au Générateur en 2018 (Entre Chien et Loup) et en 2019/20 une autre aventure collective aura lieu, La Forêt de Cristal. A chaque fois, je mêle des artistes "pro" et des artistes "amateurs". J'aime beaucoup cette activité de programmateur qui consiste à donner la place à l'autre!

Pouvez-vous décrire des exemples de pratique d'une "marge heureuse" de la programmation artistique qui, en France ou à l'étranger, ont retenu votre attention ?

J'ai cette impression que la "marge heureuse" existe très fortement quand ce sont les artistes qui assurent le rôle de programmateur car ils agissent avec autonomie.

A part des squats et/ou des lieux éphémères, je pense à des lieux non-institutionnels comme Anis Gras (2), le Générateur (Anne Dreyfus est danseuse à la base), le Préavis de Désordre Urbain (3) à Marseille (organisé par un collectif d'artistes de performance), le festival A Part en Pologne produit et organisé par une troupe de théâtre... quelques exemples qui réunissent des manifestations hors cadre même s'ils sont en partie subventionnés par des institutions.

Pensez-vous que cette "marge heureuse" de la programmation artistique soit susceptible de se densifier à l'avenir ? Si oui, sous quelles formes ?

Oui, je pense que forcément cette "marge heureuse" va se densifier mais elle ne peut pas s'installer. Elle est mutante, si elle s'installe, elle bascule. Gilles Deleuze parle beaucoup de la question du nomade. Le nomade est celui qui connaît le plus le territoire, qui suit les saisons, qui expérimente un lien profond avec la nature. Il n'épuise pas le sol, suit les oiseaux migrants liés aux saisons. Les squats, les lieux éphémères me fascinent. La "marge heureuse" est mobile. Elle est à côté, à la marge du système qui exclut.

Etre heureux c'est aller contre ce système car il nous veut tristes ! Une des fonctions du système c'est justement de s'approprier les manifestations qui sont à l'origine marginales, qui sont des actes de résistance, de survie, contre le pouvoir du système. Mais jusqu'à ce que ça arrive, il faut continuer à résister, inventer, construire des machines de guerre d'amour. L'amour est très important, il efface les frontières, les contours, il crée des liens, explore l'altérité, les différences...

Souhaitez-vous développer un aspect particulier de cette réflexion sur l'existence d'une "marge heureuse" de la programmation artistique ?

Nous sommes des êtres contradictoires, c'est un dur travail de vouloir être dans la joie, à la marge car nous avons envie que la vie soit douce, calme, tranquille. Nous avons envie de nous installer. Je me demande souvent quand ce rythme effréné va s'arrêter, se calmer et m'amener à davantage de stabilité. Mais choisir d'être heureux implique aussi une vie tumultueuse ! Passer par des états de chaos à des états sereins et vice-versa, continuellement, même si parfois c'est épuisant... les chutes sont aussi douloureuses. La notion du nomadisme signifie être connecté à la vie, à la nature, aux cycles de la vie, de l'évolution et rappelle que tout est éphémère. Cette notion m'apaise.

Nous avons besoin d'être heureux, de faire des rencontres, d'échanger. J'ai été très heureux de rencontrer Julien ⁽⁴⁾ ! Et je suis heureux de faire cet entretien ! En discutant de ce sujet de la "marge heureuse", nous rencontrons un peu les nôtres. Ce projet est fascinant, ce déploiement à l'intérieur de tous les possibles ! Les choses sont ouvertes, il y a une matrice de questionnements qui ouvre sur tant de possibles ! Ce sont des questions qui ont toujours traversé l'humanité, elles nous rappellent des préoccupations essentielles. Nous avons des questions mais pas de réponse, nous ne savons pas. Nous ne devons nier ni le noir, ni le blanc, il faut la cohabitation des deux, le Yin et le Yang. Nous vivons une époque où ces questions reviennent avec force. Le côté obscur a pris une énorme place qui nous oblige à aller vers la lumière ! J'aime le terme "apocalypse" qui signifie enlever le voile de l'illusion, c'est une révélation ! En fait c'est formidable car nous sommes appelés à retrouver de vraies relations, de vraies perceptions, nous devons sortir de la superficialité du système, trouver et déployer d'autres modes de production, d'échange. Et il ne s'agit pas uniquement d'être dans la résistance. Plus nous sommes ouverts, plus nous sommes solides. C'est comme un arbre, plus ses racines se déploient sur plusieurs strates, plus le tronc est solide ! Et résister c'est aussi laisser faire ! Nous ne pouvons pas savoir ce qui va se passer si nous n'essayons pas ! Il faut suivre un peu la vie, se laisser traverser par les choses. La transversalité, elle est là aussi. Nous ne pouvons heureusement pas tout prévoir !

Entretien réalisé avec Cécile Desbaudard / cdesbaudard@gmail.com

(1) : Le Générateur

<https://legenerateur.com/>

(2) : Anis Gras, le lieu de l'autre

<http://lelieudelautre.com/>

(3) : Préavis de désordre urbain

https://fr-fr.facebook.com/PreavisdeDesordreUrbain/?ref=page_internal

(4) : Julien Daillère, initiateur de la recherche La marge heureuse
auteur, metteur en scène, comédien, docteur en arts du spectacle

<http://www.julien-daillere.com>